

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1902)
Heft: 5-6

Artikel: Les origines de l'essénisme
Autor: Stapfer, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES ORIGINES DE L'ESSÉNISME

PAR

EDMOND STAPFER

professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris.

I

Les personnes qui s'occupent d'histoire religieuse trouveraient difficilement un champ d'études plus intéressant à explorer que celui que leur offre la Palestine au moment même de l'apparition du christianisme.

Transportons-nous à l'époque où Jésus vivait à Nazareth avant son ministère; nous sommes en présence d'une extraordinaire fermentation d'idées, créant et entretenant une quantité de tendances diverses.

A côté des Sadducéens, peu nombreux, haïs du peuple, sans autorité morale, sans influence et sans avenir, à la fois peu religieux et très conservateurs, n'ayant point de piété personnelle, qui ne tiennent à la croyance officielle que par intérêt, qui ne sont craints que parce qu'ils sont maîtres du Temple et du Sanhédrin, et qu'ils ont la force et le pouvoir juridique, mais qui vivent de l'autel et disparaîtront avec lui; à côté des Sadducéens, quantité négligeable, voici les Pharisiens, autrement nombreux et puissants. Il y en a de plusieurs sortes et leur esprit a pénétré partout. La majorité des bourgeois de Jérusalem, personnages sensés, calmes, aimant leur religion, dévots même, mais sans imagination, leur appartient.

Parmi eux, et de leur nombre, un petit groupe, plus

libéral, est d'avis de n'imposer que le Sommaire de la Loi aux Païens qui se feront Juifs et de n'exiger d'eux aucune des obligations rituelles, ordonnées par Moïse. Ce sont les avancés, ils forment la gauche et même l'extrême gauche du parti.

A droite, sont les Pharisiens décrits par le Talmud. Il y en a sept espèces. Les six premières sont composées de fanatiques au bigotisme hypocrite et faux; la dernière seule a des principes moraux et peut être approuvée.

Parmi les Pharisiens, il faut remarquer encore les Zélotes, ceux qui se soulèveront en l'an 66; violents et exaltés, ils s'occupent plus de politique que de religion.

En dehors du Pharisaïsme, voici les Ebions, les humbles, les *πτωχοι*, qui soupirent et espèrent, pleins de confiance en Dieu et attendent, les yeux levés au ciel, le signe précurseur de l'apparition du Royaume.

Enfin, car il y a vraiment de tout au premier siècle, voici des moines enfermés dans des couvents; ce sont les Esséniens. Les Esséniens ont, en dehors de leurs cloîtres, des affiliés dans toutes les villes et qui se rattachent à l'ordre sans en pratiquer toutes les règles, comme plus tard certains ordres religieux parmi les chrétiens.

Tout ce monde, aux tendances si diverses, n'a qu'une préoccupation: la venue du Royaume de Dieu. Chacun l'attend; chacun le croit très prochain; et c'est à se préparer à son apparition que chaque parti, sauf le Sadducéen, travaille de toutes ses forces.

Le christianisme paraît alors, au sein même de cette société juive dont la pensée unique est obsédante, et dont les aspirations religieuses se manifestent sous tant de formes différentes.

Or, s'il est une question importante entre toutes c'est celle-ci: comment est né le christianisme? quelles ont été les sources de l'enseignement de Jésus?

Nous savons très bien d'où vient l'Eglise chrétienne avec ses doctrines et ses cérémonies. Nous connaissons les fondations de ce magnifique édifice. Dès le premier siècle, a com-

mencé de se faire une union très curieuse et très certaine entre les croyances messianiques juives et les spéculations platoniciennes. C'est de là que sont sortis les dogmes chrétiens avec leurs contradictions et leurs mystères. Mais ces fondations sur quel sol reposaient-elles? D'où venait le christianisme de Jésus lui-même? Ici, il faut chercher en Palestine; car Jésus n'a certainement rien emprunté directement ni au monde grec, ni au Judaïsme alexandrin. Il a été purement palestinien et n'est point sorti de son pays.

Mais il a inévitablement subi certaines influences palestiniennes. Quelles étaient ces influences? Le monde juif et le monde grec ne s'étaient-ils pas déjà rencontrés? Les Esséniens ne seraient-ils pas précisément les représentants de la philosophie alexandrine (comme le croit Friedländer) ou peut être grecque, pythagoricienne (comme le croit Schürer) au sein du Judaïsme palestinien? Si Jésus leur a fait des emprunts, ne se trouverait-il pas que son Evangile, celui des tout premiers jours, était déjà imprégné d'Alexandrinisme ou de philosophie grecque? C'est ici que se pose, dans toute sa gravité, le problème des origines de l'Essénisme.

II

Il est malheureusement très obscur; toutes les suppositions ont été faites; aucune n'est satisfaisante et la question, après bien des recherches et des hypothèses, reste très embrouillée. Peut-être est-elle insoluble?

Hilgenfeld a parlé d'abord du Bouddhisme, ensuite du Parsisme, ainsi que Lightfoot et Wellhausen. Zeller a cru au Pythagorisme; j'ai dit que Schürer l'admet aussi, et que Friedländer explique tout l'Essénisme par la philosophie alexandrine juive. Conybeare et Wellhausen (deuxième opinion) indiquent diverses origines grecques. Lucius rejette toute origine extrapalestinienne et croit que l'Essénisme sort du Pharisaïsme. Les trois opinions les plus récentes sont celle de Schürer (*Zeitgeschichte*, 3^e édition, 2^e volume, p. 576 et suiv.) celle de Friedländer (*Revue des études juives*, tome

XIV, année 1887), et celle de Lucius (*l'Essénisme dans ses rapports avec le Judaïsme*, Strasbourg 1881).

Aucune de ces trois opinions ne se défend par des arguments irrésistibles. Celles de Schürer et de Friedländer sont de pures hypothèses et restent, à mes yeux, sans fondement. Je crois que, dans l'impossibilité où nous sommes de trouver à l'Essénisme une origine extrapalestinienne, la solution de Lucius demeure la seule acceptable, au moins provisoirement et dans l'état actuel de la science. Il suffit qu'aucune objection décisive ne s'élève contre elle pour qu'elle soit admissible. Je dis admissible, rien de plus. On peut admettre que les Esséniens ont été tout simplement des Pharisiens hérétiques.

Je ne prétends pas d'ailleurs le prouver, après Lucius, dans les pages qui suivent. Je viens de dire que son opinion ne se justifie guère plus que celle de ses contradicteurs; mais elle a l'avantage de laisser la question dans l'état et d'être, en quelque sorte, négative. L'extrême faiblesse des deux thèses qu'on lui oppose: Schürer (origine pythagoricienne) Friedländer (origine alexandrine) lui permet de subsister. On ne peut démontrer qu'elle soit fausse et c'est cette faiblesse des adversaires de Lucius que je voudrais faire ressortir.

Sur Schürer je serai bref; il l'est lui-même, et beaucoup trop, sur une aussi grave question. On est confondu qu'un théologien de la valeur de Schürer, un critique aussi scrupuleux, un savant d'une telle conscience et d'une telle perspicacité, n'ait pas plus sérieusement traité le problème des origines de l'Essénisme, et surtout n'ait pas l'air de soupçonner son importance. Pour lui les Esséniens sortent du Pythagorisme et pourquoi? parce qu'on peut relever entre l'Essénisme et le Pythagorisme des ressemblances superficielles: par exemple, recherche de la purification du corps et de la sainteté de l'âme, ablutions, abstinence de tout ce qui est satisfaction des sens, célibat, vêtements blancs, anthropologie dualiste, etc., et voilà l'origine de l'Essénisme démontrée, ce n'est pas plus difficile que cela. L'éminent critique n'oublie qu'une chose, une vérité fondamentale, c'est

qu'en histoire les ressemblances n'impliquent pas toujours des emprunts. Je montrerai tout à l'heure comment s'expliquent très naturellement celles qu'il relève. Je me borne à dire ici que si les assertions de Schürer n'étaient pas défendues par l'autorité qui s'attache au nom de leur auteur, personne n'en tiendrait aucun compte.

Friedländer est un adversaire autrement sérieux ; il défend sa thèse avec conviction ; l'appuie sur des arguments ; lui consacre un énorme article, presque un livre. Il vaut d'autant plus la peine de l'étudier que son opinion fait autorité dans le rabbinat. Friedländer est considéré par tous les savants israélites contemporains, comme ayant résolu le problème posé.

Mon seul but est de montrer que ceux-ci se trompent et qu'il n'a pas trouvé la vraie solution. Ce but est bien modeste ; mais rien n'est inutile quand il s'agit de jeter un peu de lumière sur un détail quelconque de l'histoire des Juifs de Palestine au premier siècle.

III

Friedländer, je l'ai dit, s'est efforcé de prouver l'origine judéo-alexandrine de l'Essénisme. Sa première assertion consiste à soutenir que les Esséniens parlaient grec. S'il était possible d'en faire la preuve, s'il était possible de démontrer que, d'une part, les moines des bords de la mer Morte parlaient le grec, et que, de l'autre, dans le reste du pays, on ne le parlait pas, leur isolement s'expliquerait, ainsi que beaucoup de leurs doctrines et il y aurait, par là même, au moins une présomption en faveur d'une origine alexandrine ; ou, du moins, une des difficultés, que soulève la question de l'origine de l'Essénisme, serait levée ; car si les Esséniens ne parlaient que l'hébreu, il est plus que probable qu'ils n'avaient aucune attache avec Alexandrie et, en général, avec la philosophie grecque.

La remarque de Friedländer a donc sa valeur, mais il reste à en faire la preuve. Or il se borne à faire observer que

Philon et Josèphe parlaient la langue grecque, et que c'est précisément eux qui décrivent les Esséniens, tandis que les Talmuds, qui sont écrits en hébreu, les ignorent. Il en conclut qu'ils parlaient grec et avaient été élevés à l'école de la sagesse alexandrine. Leur langue, ajoute-t-il, les condamnait à rester à l'écart.

Il m'est impossible de voir là, même l'ombre d'une preuve que les Esséniens parlaient grec. Josèphe décrit aussi les Pharisiens et les Sadducéens et ceux-là ne parlaient pas grec au moins habituellement. Si les Esséniens vivaient à l'écart, c'est que leurs tendances monacales les y condamnaient et ce n'est nullement parce qu'ils parlaient une langue inconnue autour d'eux. D'ailleurs, le grec était peut-être plus répandu en Palestine qu'on ne le croit généralement, et la question des idiomes parlés sur le territoire de la Terre Sainte au premier siècle est des plus difficiles à résoudre. Le grec était certainement blâmé et même abhorré par plusieurs ; mais cela n'empêchait pas qu'il ne fût connu de ceux qui ne faisaient pas du rejet de cette langue un devoir patriotique et religieux. Tels étaient, dans les hautes classes, les Sadducéens. Dans les basses classes, où l'on était souvent peu religieux, il en était très probablement de même. Friedländer le reconnaît. Les publicains et les pécheurs, comme les appelle l'Évangile, s'ils ne parlaient pas le grec entre eux, devaient le comprendre ; les transactions commerciales l'exigeaient plus ou moins, et si, depuis les victoires des Macchabées, le grec était discrédité, s'il était interdit par le parti dominant, ce n'est nullement une preuve qu'il fût vraiment ignoré. Je dis même qu'il ne pouvait pas l'être ; les successeurs d'Alexandre le Grand avaient trop hellénisé la Judée pour que les Macchabées parvinssent à déraciner entièrement le grec. Le Talmud (*Sota 49 b*) avoue que le Judéen parle deux langues. Nous avons d'ailleurs un fait qui prouve qu'il comprenait la seconde ; lorsque saint Paul parle en hébreu au peuple de Jérusalem (Act. XXII), le silence devient *plus profond*. On s'attendait à ce que l'apôtre parlerait grec, parce qu'on le prenait pour un Juif helléniste et, dans ce cas, on

l'aurait compris. Donc on comprenait le grec. Si le silence se fit plus profond lorsque Paul prit la parole en araméen, c'est qu'on lui témoignait plus de respect ; il parlait la langue des pères. Si l'apôtre s'était exprimé en grec on l'eût compris, mais on eût continué à vouloir sa mort immédiate.

Cependant n'exagérons rien ; nous avons aussi une preuve que le grec n'était pas la langue courante : Les *λόγια* de Matthieu ont été écrits en araméen et si l'influence de l'Hellénisme en Palestine se trahit par une quantité de mots grecs répandus dans la Mischna, il n'est nullement démontré que les gens du peuple connussent bien le grec. C'est l'avis formel de Schürer. J'ajoute que les mots de Jésus conservés dans l'Évangile sous leur forme originale sont tous tirés du patois araméen qui était, sans aucun doute, sa langue et celle du peuple de son temps. J'en conclus que le grec était compris et parlé, mais mal compris et mal parlé ; et quant aux Esséniens, il n'est prouvé à aucun degré qu'ils parlaient grec. C'est une hypothèse gratuite que Friedländer a mise là en avant. La question des origines de l'Essénisme reste entière. Elle ne peut être résolue par l'idiome qu'ils sont supposés avoir employé.

IV

Friedländer ne se contente pas de l'argument tiré de l'idiome parlé par les Esséniens ; il prétend réfuter Lucius. Depuis les remarquables travaux de ce critique, il a été admis par la presque unanimité des théologiens protestants que l'Essénisme était une secte juive, née en Palestine, n'ayant subi aucune influence étrangère, et n'étant, à tout prendre, qu'un superlatif du Pharisäische.

Assidéens exagérés, Naziréens à vie, ils sont, disent les partisans de cette origine, bien connus du Talmud, mais celui-ci ne leur donne pas le nom d'Esséniens, mot dont l'étymologie est difficile à fixer, et c'est là ce qui a fait croire que le Talmud ne parle pas d'eux. Ils se détournèrent des sacrifices quand le culte fut profané et, se retirant à l'écart,

tombèrent d'eux-mêmes dans toutes les singularités de la vie cénobitique sans les emprunter à personne, parce qu'elles naissent d'elles-mêmes chez ceux qui vivent en communauté. Telle est la thèse de Lucius.

Friedländer s'élève avec force contre cette explication de l'origine des Esséniens. S'il y a filiation avec le Phariséisme, dit-il, comment s'expliquer qu'ils aient rompu avec les sacrifices et rejeté la foi en la résurrection des corps ? Car offrir des sacrifices était une pratique essentiellement pharisienne et il en était de même de la foi en la résurrection des corps.

Les Esséniens, dit Friedländer, ne pouvaient être d'anciens Assidéens, puisque ceux-ci offraient des sacrifices et il cite un passage du Talmud (*Nedarim 10 a. Tosafta Nedarim, p. 276 de l'édition Zuckermann*) : « Non seulement les Assidéens n'ont pas rompu avec le Temple, mais ils accueillaient avec joie toutes les occasions d'apporter des sacrifices. »

Donc, conclut Friedländer, les Esséniens, qui avaient rompu avec le Temple, ne sortaient pas des rangs des Assidéens.

Je me permets de trouver cette conclusion fort étrange. Si les Esséniens n'offraient pas de sacrifices, cela ne prouve en aucune façon qu'ils ne venaient pas des Assidéens qui en offraient. Ils se sont séparés d'eux précisément parce qu'ils en offraient et que, à leurs yeux, c'était une faute, le Temple étant souillé.

Il est à remarquer d'ailleurs que les Pharisiens offraient fort peu de sacrifices. Le discrédit des scènes de boucherie dont le Temple était le spectacle avait commencé le jour où Esaïe avait écrit son premier chapitre (versets 10 à 20). La doctrine, d'après laquelle le vrai Judaïsme se passait de sacrifices, se conservait à la Synagogue et par la Synagogue ; elle était favorisée par la dispersion du peuple dans l'empire et était très accréditée en Palestine. Elle devait triompher après l'an 70, quand le Temple serait rasé et le sacrifice quotidien interrompu. A vrai dire, offrir des sacrifices n'était plus que le métier des prêtres Sadducéens peu nombreux et peu

aimés. Je remarque que Jésus, sauf l'immolation de l'agneau de Pâque, fête avant tout patriotique, ne semble pas avoir jamais fait célébrer de sacrifices au Temple. Une de ses paroles préférées était le mot d'Osée : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices. » Le rejet de ces cérémonies sanglantes par les Esséniens n'est donc pas d'origine alexandrine quoique Friedländer l'affirme. Il est d'origine palestinienne. C'est des prophètes et des psalmistes qu'ils ont appris que Dieu ne veut plus de sacrifices et qu'il faut le servir par la pureté du cœur et des offrandes non sanglantes.

Friedländer prétend encore que la croyance des Esséniens en l'immortalité de l'âme, leur doctrine que le corps est la source du mal et la prison de l'âme, que Dieu est la cause du bien seul et non du mal, est alexandrine et platonicienne. Je réponds qu'il faudrait d'abord démontrer que telle était bien la doctrine essénienne. Josèphe, sur ce point, est des plus suspects et peut avoir inventé cette assertion de toutes pièces dans son désir de faire des Esséniens des philosophes grecs, disciples de Platon. Sans doute, s'ils croyaient à la chute de l'âme dans un corps, c'était la pure doctrine platonicienne ; mais il faut certainement en rabattre et se souvenir que Josèphe identifie la foi en la résurrection du corps avec la foi en l'immortalité de l'âme moitié par ignorance, moitié par manie d'helléniser ses compatriotes.

Même en admettant son dire, il est certain, le livre d'Enoch en fait foi, que la croyance grecque en l'immortalité de l'âme n'était nullement étrangère aux Juifs palestiniens du premier siècle, et qu'ils n'étaient pas de purs sectateurs de la croyance en la résurrection de la chair.

V

Supposer une influence étrangère n'est donc nullement nécessaire. Je persiste à penser que les assertions de Lucius et de ses partisans, quand ils n'admettent aucune infiltration étrangère dans l'Essénisme n'ont encore, si absolues qu'elles soient, été réfutées par personne. Jusqu'à ce que le contraire

soit prouvé, on peut admettre, je le répète, que l'Essénisme est né sur le sol palestinien, qu'il est de création palestinienne, et qu'il n'offre aucun trait qui n'appartienne au Judaïsme palestinien.

Prenons, pour le prouver, quelques détails de leurs mœurs et de leurs pratiques quotidiennes. Choisissons de préférence ce qui paraît être le moins Juif et montrons que la filiation pharisienne de ces mœurs et pratiques est possible.

Dira-t-on que leurs ablutions répétées n'avaient rien de Juif? C'est tout le contraire. Elles sont une manifestation des plus authentiques de la manie de purification des Pharisiens d'alors. Les Juifs représentaient le renoncement au mal par une immersion du corps dans l'eau. Le baptisé mourait au péché et ressuscitait en vie nouvelle. C'est ainsi que les païens, selon une probabilité si grande qu'elle équivaut à une certitude, étaient baptisés quand ils se faisaient Juifs et que Jean-Baptiste baptisait ses nombreux adhérents.

Les précautions prises par les Esséniens avant les repas n'étaient que l'observation de règles purement lévitiques.

Trouvera-t-on dans l'Essénisme quelques traits exotiques, et quelque doctrine étrangère? La magie, l'angélogie étaient, pour eux, de graves sujets de préoccupation et d'études. Mais c'était du Judaïsme pur, d'origine persane assurément, mais devenu du Judaïsme avant eux.

Le célibat, lui-même, est probablement d'origine juive. Saint Paul ne l'a-t-il pas recommandé? L'imminence de la fin du monde l'indiquait comme préférable au mariage. Si nous ajoutons à ce motif de rester célibataire, la difficulté qu'un dévot, strict observateur de la Loi, éprouvait à accomplir, sans y manquer, toutes les purifications exigées des personnes mariées, il nous paraîtra tout simple qu'il se soit formé à cette époque des congrégations de célibataires. La pureté légale était, par eux, plus facile à observer.

Les moines esséniens ressemblaient, il est vrai, à tous les moines, bouddhistes, parsistes ou autres; mais cela ne vient-il pas de ce que le cercle que parcourent les pratiquants de l'ascétisme n'est pas fort étendu? Toutes les règles monas-

tiques se ressemblent et les sectaires pieux, qui se proposent de dompter la chair, retombent toujours dans les mêmes exercices.

VI

Prenons encore quelques détails.

Josèphe raconte que, chaque jour, vers midi, après le bain de purification, les Esséniens se rendent dans une maison spéciale (*εις ιδίου οικημα συνασιν*) où les profanes ne peuvent pénétrer. Là est la salle à manger. Le repas se passe dans un silence que n'interrompt aucun cri. Si quelque frère du dehors est arrivé, il y est admis et le silence donne l'impression de quelque effroyable mystère (*D. B. J. 2, 8, 5*).

Après les trois années de noviciat, l'Essénien s'engage par serment à ne rien enseigner que ce qu'il a entendu et comme il l'a entendu et à conserver les écrits de l'ordre ainsi que les noms des anges (*D. B. J. 2, 8, 7*) et tout cela, disent Friedländer et autres critiques, n'est pas du Judaïsme palestinien.

Adressons-nous à Philon pour leur répondre. Philon (*Quod omn. prob. lib. II, 458*) éclaircit les données fort vagues et sujettes à caution de Josèphe. Il nous dit que les Esséniens s'occupent en philosophie de l'existence de Dieu et de la création du monde; puis « cultivent la morale » et « prennent pour guide les lois venues des aïeux. » Ils étudient ces doctrines « en tout temps » (donc aux repas aussi) et d'autant plus aux repas que la journée était consacrée aux travaux manuels. De là, la solennité de leurs repas. Ceux-ci n'étaient pas absolument silencieux, puisque les convives se livraient à des entretiens sur des sujets religieux. Ces repas étaient donc assez semblables à ceux des confréries pharisiennes.

Philon nous raconte encore qu'ils ont, au sabbat, un lieu consacré où, assis par rang d'âge, ils écoutent l'un d'eux qui fait la lecture. Ce lieu consacré n'est-il pas tout simplement la synagogue ou la maison d'école où on s'assemblait après la synagogue, suivant un usage partout répandu, pour dis-

cuter quelques points de la Thorah ? Un Essénien expliquait les passages obscurs de la lecture et leur donnait d'ordinaire des explications symboliques. Il n'y a rien là qui ne se comprenne et ne soit palestinien.

Les écoles pharisiennes traitaient aussi de Dieu et de la création du monde. Ce que Josèphe trouve mystérieux ne l'est pas pour Philon et une preuve que rien ne se faisait chez les Esséniens en cachette, c'est que beaucoup de « tyrans cruels, » dit Philon, ne firent aucun mal aux Esséniens, mais « vantaient leurs repas en commun » (*ἄδοντες αὐτῶν τὰ συσσίτια*, *Quod omn. prob. lib. II, 459*).

Friedländer prétend encore que leur angélogogie est une doctrine alexandrine, celle des forces intermédiaires ; mais la croyance aux êtres intermédiaires existait déjà en Palestine. Elle venait peut-être d'Alexandrie quoiqu'il soit beaucoup plus probable qu'elle est sortie d'elle-même de l'exégèse forcée de certains passages de l'Ancien Testament et ils n'étaient certainement pas des philosophes alexandrins ceux qui pratiquaient aussi strictement les ordonnances mosaïques.

En désespoir de cause, Friedländer remarque que les Pharisiens appelaient les Esséniens hérétiques et que, par conséquent, l'Essénisme ne venait pas du Pharisaïsme. La remarque est plaisante. Comme si ce n'était pas précisément ceux qui se séparent, qui font bande à part parce qu'ils sont mécontents de leur église, que cette église appelle les hérétiques !

Friedländer observe encore que le Talmud déclare que quiconque nie la résurrection n'a point part à la vie future (*Sanh. 90 a*) et qu'il combat la doctrine qui fait Dieu l'auteur seulement du bien et non du mal (*Megilla 25 a et Berakhoth 33 b*). Mais les partisans de l'origine palestinienne de l'Essénisme n'ont jamais prétendu que le Talmud ne combat pas les Esséniens. Il peut les combattre quoique les traces de cette réprobation soient bien délicates à découvrir ; et, en tout état de cause, il n'y a nullement là une preuve que l'Essénisme était d'importation étrangère. Le Talmud combat

aussi certaines espèces de Pharisiens, — six sur sept, — et cependant si quelque chose est d'origine palestinienne, c'est assurément le Pharisaïsme.

Il n'y a donc pas un fait qui établisse la réalité d'une action quelconque de l'Égypte sur la Palestine au premier siècle. Les ressemblances évidentes de Philon et de l'Essénisme ne prouvent rien, d'abord parce que l'Essénisme est plus ancien que le Philonisme, ensuite parce que la philosophie qui a précédé Philon à Alexandrie ignore un grand nombre d'éléments qui se retrouvent dans l'Essénisme.

VII

Distinguons, une bonne fois, ce qui est certain de ce qui reste douteux. Il est certain que la plupart des idées des Esséniens et la plupart de leurs pratiques sont pharisiennes. En tout cas, deux des principales le sont : le strict légalisme et les purifications. Leur Sabbatisme est du Judaïsme le plus pur. Leur rejet des sacrifices s'explique admirablement par l'esprit général de leur temps, ou, si on le préfère, par une interprétation allégorique de la Loi. Il n'est sûrement pas en contradiction avec elle. L'observance de la pureté lévitique est l'essence du Pharisaïsme comme de l'Essénisme.

Leur organisation, avec ses quelques bizarreries s'explique, nous l'avons vu, par les nécessités de la vie commune et les singularités, toujours les mêmes, qu'elle entraîne.

Le vêtement blanc est le vêtement du prêtre. Nous avons expliqué que le rejet du mariage se comprend sans qu'il soit nécessaire de sortir du Judaïsme. N'accorder au corps que juste ce que la nature exige était un de leurs principes fondamentaux et il est, en somme, fort élevé et des plus respectables.

Ce principe explique qu'ils proscrivissent l'esclavage, qu'ils eussent horreur du luxe, et pratiquassent une morale austère. Enfin leur prétendue prière au soleil n'est que la récitation du Schema faite dès la première heure du jour, au lever même de l'astre.

Sans doute, s'il y a un seul mot de vrai dans ce que dit Josèphe de l'anthropologie essénienne, les Esséniens étaient dualistes spéculatifs ; mais Josèphe se trompe. Il suppose des spéculations là où il n'y a qu'une tendance morale. Ceux qui veulent absolument une influence étrangère se partagent les origines suivantes : Bouddhisme, Parsisme, Syropaganisme, Pythagorisme, Philosophie grecque ; ce grand nombre d'hypothèses montre combien il est difficile de préciser. Nous reconnaissons comme possible que chacun de ces systèmes ait exercé une action sur l'Essénisme, mais encore une fois, on ne peut que remarquer cette possibilité sans pouvoir en apporter aucune preuve.

Le Bouddhisme est possible parce que les conquêtes d'Alexandre avaient beaucoup rapproché les Indes et qu'à l'époque gréco-romaine les rapports avec l'Inde par la mer Rouge étaient assez fréquents. Le Parsisme, le Syropaganisme sont aussi possibles pour des causes semblables. Quant au Pythagorisme, affirmé par Schürer, il n'a eu, je l'ai constaté, que des points de contact superficiels avec l'Essénisme, mais il les a eus.

Ma conclusion est celle-ci : On ne peut prouver péremptoirement que l'Essénisme n'a eu aucun contact avec l'étranger ; mais on peut encore moins prouver qu'il n'est pas né de lui-même en Palestine. Cette conclusion sous sa double forme, est négative. Les origines de l'Essénisme restent incertaines et le resteront probablement toujours.
